Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 45

Artikel: Un billet de cent francs
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225498

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

à glisser dans son regard une lueur fugace de satisfaction lorsqu'il avoue ses neuf lustres de sociétariat. Il a mené de front musique vocale et musique instrumentale, « notes cuivrées et notes roucoulées », dit-il ; l'une reposait de l'autre et les deux faisaient diversion au train-train habituel de la vie. Il a une ample moisson de souvenirs, tous apparentés, ne présentant que des variantes superficielles de temps, de lieux et de milieux, fleurs pareilles aux nuances plus ou moins prononcées, qui jalonnent la longue route parcourue en y laissant quelques rayons de gaîté, de bonne et franche camaraderie.

Ce sont en particulier les fêtes, les concerts et les concours, couronnant le travail patient et persévérant, qui mettent leur rayonnement sur la grisaille des ans. Il ne les égrenne pas, ces souvenirs, étant sobre de paroles et réservé en sentiments ; un mot seulement, un trait lancé au hasard de la conversation, montre une mémoire fidèle et une sensibilité toute juvénile.

Son désir de jouer de la « trompette » s'est réalisé de bonne heure ; gamin de quatorze ans, il s'époumonnait à sonner du piston, s'évertuait à la conquête du coup de langue sans cracher dans son embouchure ; à seize ans, maître des tra-la-la, des tara-ta-ta, initié aux contre-temps comme aux bémols et aux dièses, il était enrôlé dans la fanfare et lancé dans la carrière qu'il n'a jamais abandonnée. Il a sonné la diane et la retraite aux soldats du bataillon 4 ; de premier bugle, il a passé premier piston, puis directeur, pour rentrer finalement dans le rang.

Les sons du cuivre ont éveillé le chanteur qui dormait en lui et l'ont invité à rechercher des harmonies moins éclatantes, mais plus pénétrantes ; et le voilà classé second ténor et élevé bientôt aux fonctions de chef de partie.

Cette double pratique de la musique lui a été jusqu'ici un besoin et une jouissance ; elle a été une de ses forces, elle lui a maintenu la gaîté du caractère, la jeunesse du cœur et l'activité de l'esprit, occupé par ailleurs de besognes plus matérielles et plus nécessaires. Comment cet amour des sons musicaux ne se serait-il emparé de lui quand, dès sa naissance, il a été bercé aux résonances de l'enclume ? La chanson du fer et de l'acier sous les coups du marteau, sous la morsure de la lime ou de la meule à émeri, le crépitement des étincelles, le ronronnement même du soufflet, ne sont-ils pas aussi évocateurs, aussi vibrants qu'un « pas redoublé », aussi impressionnants, aussi pénétrants qu'un chœur patriotique ou qu'un hymne guerrier ? Et cet amour-là n'est pas près de le quitter, quoiqu'à certains moments il parle de lassitude, par simple coquetterie de l'âge ; tant qu'il pourra tenir debout devant son feu de forge, il restera fidèle à la chorale et à la fanfare. Le piston lui a formé de vastes poumons, qui ne demandent qu'à souffler l'harmonie : il ne va pas caponner à la veille de ses doubles noces d'or avec le chant et la musique ! Qu'on prépare les médailles !

A. Gaillard.

Un billet de cent francs, par Louisa Musy. — Editions Spès, Lausanne — 1 vol. 3 fr. 50.

Ce roman pourrait fort bien s'intituler « Comment on devient paysanne » ou encore « Quand l'amour s'en mêle ».

Jacqueline, fille d'instituteur et dactylo, se voit dans l'obligation d'abandonner son emploi et son amoureux, celui-ci faussement accusé d'avoir volé un billet de cent francs, pour suivre ses parents dans un petit village. Elle fait bientôt la connaissance d'un jeune paysan qu'elle épouse sans l'aimer vraiment. La vie, dans le gros ménage de campagne, ne va pas sans heurts, mais, quand l'amour naît, tout est plus facile et c'est ce que l'auteur nous montre en des pages charmantes écrites en un style clair, nuancé, plein de naturel et d'humour.

Ce volume est fort bien illustré par Mlle M.-L. Chapuis dont les dessins sont originaux et bien campés.

A une époque où il n'est pas facile de trouver des romans pour jeunes filles qui soient intéressants, il faut saluer avec reconnaissance l'édition de « Un billet de cent francs ». Ajoutons que le volume est fort bien imprimé par la maison Pache-Varidel & Bron, à Lausanne.

EVIDEMMENT, C'EST UN BRAVE HOMME !... 11

La volontaire disparut. Ses jupes volèrent à sa suite... Et Barroz grimaça un sourire car il aimait à effarer les gens. C'était à sa voix qu'il devait une bonne part de son influence : dans bien des villages à la ronde on n'eût pas trouvé de « creux » comparable au sien. Les femmes en prenaient des syncopes et les hommes, même ceux qui posaient pour les braves, n'en menaient pas large !

Près d'une heure avant la séance — il est toujours bon de prendre contact avec ses concitoyens — Barroz pénétra dans la salle à boire de l'auberge. Immédiatement, il distingua ceux auprès desquels il convenait de s'asseoir... Bien vite, l'animation fut grande. C'était à qui viendrait saluer. De gros rires éclataient. On trinquait. Et Barroz remplissait tous les verres. Car les élections communales étaient à l'horizon et les moindres mettent leur bulletin dans l'urne tout comme les plus influents. Pélogruz, le bancal bambocheur, s'approchait donc et Pipette, et Cosaque, et Napoléon, d'autres encore qui tendaient leur verre prêts à applaudir à toute parole tombée des lèvres de Barroz. Successivement, l'orateur disait leur fait aux mômiers, aux ristous, aux empêcheurs de danser en rond. Et il concluait :

— Aujourd'hui, il faut des hommes d'attaque à la tête des communes et des grands conseillers à la hauteur !... Ça n'est plus comme dans le temps !... Avant, la routine !... Maintenant, le progrès !... Il faut soigner le développement économique... Qui est-ce qui a introduit aux Biores la machine à battre, l'électricité, la première faucheuse mécanique ?... Qui ?... Est-ce le pasteur ou bien moi ?... Reste encore à assécher les marécages de l'Epine noire... Ça pourrait donner du tout bon terrain...

Et il lançait les bras en avant, il questionnait son monde des yeux. Et tous baissaient la tête, dominés par sa force.

Enfin, les municipaux s'assemblèrent dans la petite salle du premier étage : le syndic Moilloz, gros homme blond et mou, François-Ulysse Martaud, le seul qui osât parfois, dire nettement son opinion, et Alfred à Charles, une bonne pâte, et Hector Bottuz, une créature de Barroz, un buveur intrépide, goîtreux et mystique.

Silencieux, ses épais sourcils froncés, Barroz regardait ces hommes dont il se méfiait et qu'il allait mâter une fois de plus, envahi déjà par la fièvre des batailles, par le désir de voir les dos s'arrondir, les yeux se baisser... Tout ce qu'il avait obtenu, ne le devait-il pas à la violence ?... Alors, pourquoi donc hésiter ?... Il faut un chef pour mener un village. Il faut que le chef stimule les faibles, dompte les sournois en révolte, brise les récalcitrants. Sans cela, c'est le désordre, c'est la confusion ; ce sont les affaires tirées à hue et à dia. Et alors rien ne se fait. On piétine sur place, on se plaint, on récrimine. Oui, vraiment, il faut qu'un homme se dresse au milieu des autres hommes, qu'il leur montre la direction et surtout qu'il casse net ceux qui seraient tentés de mettre des bâtons dans les roues.

Or, déjà, lassé de lutter contre Barroz, le pasteur Biautard venait de se faire nommer dans une paroisse lointaine. Et d'un !... Restait Tavonne. La victoire ne serait définitive, indiscutable, que lorsque le facteur crierait grâce à genoux. On allait voir !

Les mains au dos, humant les odeurs du vin, Barroz se promenait de long en large dans la petite salle. Il notait les atermoiements du syndic, les silences rusés de François-Ulysse. Puis, d'un mot, soudain, il tranchait le fil d'une question, il dénouait un nœud, il culbutait une objection.

Quand la question du dessèchement des marécages eut été suffisamment débattue, on se regarda, l'ordre du jour étant épuisé.

— Encore une petite affaire !... lança Barroz.

Et soudain ses traits s'affirmèrent, son menton pointa, ses yeux prirent une fixité dure. Puis, radouci, il sourit. Par ces contrastes, il impressionnait.

— Je m'en vais vous lire une décision municipale en date du 1er mars 1903 : « *Il est interdit* (avec quelle force il lança ce mot, s'arrêtant un instant après l'avoir articulé) *à tout piéton, voiture, ou véhicules divers de circuler dans la propriété communale, comprenant bois et champs, sise rière les Bulaies. Tout contrevenant sera passible d'une amende...* »

De nouveau Barroz lança :

— *Il est interdit...* Est-ce clair ?

— Ben sûr !... articula faiblement le syndic.

— Bien sûr !... répéta insolemment Barroz. Seulement, ce règlement, qui l'applique ? Une république est fondée sur le respect, sur l'observation des lois et règlements, sans exception aucune de personne ni de privilège... Or, sur le terrain communal, les gamins vont cueillir des pissenlits, des champignons, ramasser des noisettes... L'automne passé, on y menait les chèvres. Et on foule l'herbe, on piétine les jeunes pousses... Sans doute, maintenant, on est en hiver. Mais le pritemps approche. C'est le moment de prendre une décision ! Notre devoir de municipaux est d'administrer les biens de la commune comme les nôtres, la même chose... On l'a solennellement promis... Or, y en a-t-il un, parmi nous, qui permette aux gamins, au public, de fouler son herbe ?

L'argument porta. Cependant François-Ulysse Martaud, qui savait bien à quoi Barroz en voulait venir, objecta sans grande conviction :

— On ne peut pourtant pas mobiliser le garde-champêtre et le gendarme pour surveiller ce mauvais terrain... Il n'y a rien que du marécage.

— Mauvais terrain !... riposta Barroz. Parce que tout le monde y circule, pardi !... Laissez-vous trajeter les gens sur vos prés, Martaud ?...

(A suivre.) *Benj. Vallotton.*

N'importe quand. — Un amateur d'antiquités qui s'est arrêté dans une auberge pour y déjeuner, avise dans un coin de la salle une très belle horloge ancienne.

— A quelle époque remonte-t-elle ? demande-t-il à l'aubergiste.

— Bah ! La saison n'y fait rien, il suffit de la remonter tous les jours.

Un Vaudois, peintre du roi de Yougoslavie. — Ce Vaudois, c'est Marcel Amiguet, l'homme qui voyagea pendant qutre ans dans un studio automobile. En Serbie, il eut à faire le portait du roi Alexandre, mais d'incroyables quiproquos, dus au fait qu'Amiguet ne savait pas le serbe, faillirent faire tout échouer. C'est ce que l'artiste qui est aussi une fine plume, raconte avec vie et couleur dans **L'Illustré** du 9 novembre. Ce même numéro contient de superbes vues de fleurs et d'oiseaux de chez nous, une page sur le film en préparation des « Misérables » de Victor Hugo, une vue frappante des troubles de Jérusalem, de bons portraits du Dr Emile Roux et de M. Maurice Lugeon, Prix Benoist 1933, ainsi que nombre d'autres actualités.

Les jolis trousseaux s'achètent toujours
chez L. BROUSOZ
AU TROUSSEAU MODERNE
MORGES

PRUDENCE !!!...
Si vous voulez boire un apéritif de marque, sain, stomachique, hygiénique, ne demandez plus un « Bitter » mais exigez **„UN DIABLERETS“.**

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.